

LE GARÇON SANS PEUR

H. POURRAT, Trésor des c., XIII, 91-97.

Il y avait une fois un garçon, et il téta sept ans sa mère. Au bout des sept ans, elle lui dit :

« Chez nous, les poules ne grattent pas des louis d'or.

Je ne peux plus te garder. Il faut aller à maître .»

Il s'est gagé chez un meunier. Mais il n'était pas assez fort. Ces sacs de cinq quartons le tombaient, c'était pitié. « Pauvre drôle, a dit le meunier, retourne sept ans chez ta mère.»

Il est retourné chez elle. Il l'a tétée sept autres années.

Cette fois, il a enforci. Et les sacs ne lui faisaient plus peur. Il aurait joué au palet avec les meules du moulin.

Sept années encore ont passé. Un beau matin, il a voulu aller dire bonjour à sa mère, prendre l'air du pays.

« Pauvre, je ne sais trop que te donne, pour tes gages, a dit le meunier qui partait en tournée, les affaires vont mal. Ma foi, monte au grenier : il y a du blé, prends-en ta charge. Et porte cette charge à ta mère. C'est tout ce que je peux faire pour toi .»

Le garçon monte au grenier, met cr. bogcs le blé de réserve, sans laisser seulement le déjeuner d'une souris. Il lie ces sacs d'une forte corde et il charge le faix, tout le faix sur son épaule. Le meunier lui avait dit : « Ce que tu pourras charger. » Il en eût chargé davantage.

« En avant, marche. Tenons la draille! »

La draille, c'est la voie faite pour les moutons, plus large que pour les vaches, parce que les moutons vont toujours en tas, les vaches à la file.

Quand le meunier est rentré, il a trouvé le grenier vide.

« Ha, ce gaillard! Tout ton blé pour sa charge, ha! il m'en a fait une! Mais toi, cours après, maintenant ... » Là-bas, la mère voit arriver le garçon apportant cette montagne de blé. Si elle fut aise, la pauvre femme! Du pain pour le restant de son âge.

Le lendemain, ce garçon retourne le champ d'un coup de bêche, de deux coups de hache fait du bois pour le feu. Un jour passe, trois jours, huit jours. Au bout de ces huit jours, il ne tenait plus en patience.

« Me faut de l'ouvrage, pauvre mère, l'ouvrage me fuit au-devant! C'est ma santé de m'échiner, de batailler. Jc suis fait pour n'avoir peur de rien. »

Vouloir le retenir aurait été peine perdue.

« Sans adieux, pauvre mère! En avant, tenons la draille! »

Chez un maréchal s'est gagé. Sept ans il y est resté.

Un beau matin, il a demandé son compte. Le maréchal partait pour la foire.

« Écoute, je n'ai que trois écus en poche, et sur le foirail me feront bien besoin. Paie-toi du fer qui est dans la forge.

- Ce sera maigre. Merci quand même. »

Le garçon a pris idée de se faire une canne de fer pesante, ho, mais pesante.

Il la fait. En tapant le sol de cette canne, i; mettait à trembler toute la boutique et tout le canton. Il sort devant la porte; et trois tours de poignet, trois jolis

moulinets ... Par malheur, elle était trop légère pour sa force. Elle échappe comme une plume, file dans les airs, passe de l'autre côté de la montagne, va retomber dans le pays où les mouches portent béquilles.

Alors il rentre dans la forge, ramasse tout ce qu'il peut trouver encore de fer : marteaux, mordache, pince, enclume, tisonnier. Et il s'en fait un sabre. Plus large que la main. Plus tranchant qu'un rasoir.

« Il te faudrait aller revoir ta mère, mais tu n'as rien à lui apporter. Va dans le monde chercher fortune, En avant, tiens la draille! »

Il part droit devant soi. Ha, il aurait sauté par-dessus la pleine lune.

Au tournant de la grand-route, il rattrape une charrette avec son charretier. Il demande à monter.

« Eh, monte, mon garçon. Comment t'appelle-t-on ?

- On m'appelle Sans-Peur.

- Eh bien, Sans-Peur, je te mène dans mon pays. Il y a là un château hanté, tu y auras affaire au Cornu et à toute sa troupe. A toi de voir si tu n'y as peur.

- Bon, je verrai. Allons, roulons, tenons la draille. » C'était loin, ce pays, plus loin que les montagnes de verre.

Enfin ils y arrivent.

Sur la place du bourg, il y avait du tumulte. Cris et confusion, pis qu'à la tour de Babel. Les hommes s'étaient mutinés, fourches et haches au poing. Ils voulaient tuer le curé, - ... rien moins! Ce curé, de sa cure, avait vu venir une tempête de grêle. Il se trouvait qu'il venait de faire sa lessive; ma foi, il avait vite tendu les draps sur les ceps de son clos. Passée la grêle, les vignes du pays n'avaient plus

un grain de raisin : et la sienne, la sienne avait toutes ses grappes. Les gens le criaient sorcier.

Le garçon met le sabre à la main et, comme d'une baguette de coudre il aurait fait voler des têtes de chardon, il fait voler quelques têtes d'imbéciles, cinq, six, pas davantage. - Il était fort et il était sans peur, mais il n'avait pas de méchanceté.

Enfin, il fait place nette autour du pauvre curé qui, tout tremblant encore, l'emmène chaudement à la cure, débouche en hâte une bonne bouteille.

« Garçon, vous venez de me sauver la vie : demandez ce que vous voudrez.

- Curé, donne-moi ton étole. Donne-moi aussi un jeu de cartes ... Bon. Qu'on me montre seulement le chemin du château.»

On le lui montre, qui montait, qui montait, allant de la racine à la tête du mont, ferré de grosses pierres, entre des arbres aux troncs tout cavés, tout bossus.

« Bon, bien. Montons, tenons la draille!

- Ha, prenez garde! Le lieu est si funeste ...

- Montons toujours. j'ai nom Sans-Peur, et qui vivra verra!

- Garçon, garçon, vous n'en reviendrez pas. Du reste, là-haut, vous trouverez château fermé et porte close.

- Chaque porte a bien son marteau. Montons toujours! »

Il est monté, et il a trouvé le marteau à ouvrir la porte : son épaule, pardi! D'un coup, il enfonce ces vantaux. Logis abandonné, cependant table mise.

Du bruit se fait. Paraît une troupe de chats. Des chats avec des griffes plus longues que le crochet d'une romaine. « Jouons aux cartes, mes petits minous! Jouons à qui aura le château! Souffrez d'abord, cependant, que je vous taille les ongles. »

De son sabre, comme d'un rasoir, il les leur rogne. On joue.

Mais lui s'avise vite d'un petit badinage et que ces messieurs chats savent filer la carte.

Il tombe dessus à coups de pied, coups de plat de sabre, en moins de rien jette la bande dehors.

« Té, bon compte! Et passe, je t'ai vu! »

Alors, un peu de bruit se fait, paraît une autre bande.

Cette fois, des moitiés de chats. - Les moitiés de bêtes en ces diableries du vieux temps, étaient bien plus terrible; que des bêtes tout entières.

Mêmes propos, même partie de cartes, même hourvari pour finir. Mais il a eu à se décarcasser, sabre au poing, usant d'un peu plus d'huile de coude.

« Et passe, et passe, je t'ai vu! Vienne qui veut! Tenons la draille! »

Depuis beau temps la nuit était tombée. Il aurait pu se mettre à table, se mettre au lit... Au lit? Il n'était pas pressé. Comme dit la chanson :

Les gens qui sont jeunes

Pourquoi dorment-ils?

A table? Il faisait à son hôte la politesse de l'attendre. « Voilà bien un jeu de quilles dans ce coin pour passer le temps, mais y manque la boule! »

Au même instant, par la cheminée, en arrive une: une tête de mort.

Il l'empoigne.

« Laisse ma tête! »

Par la cheminée encore, tombent une jambe, une autre jambe, un bras, un autre bras, un torse ...

Le tout se rassemble, se recolle. Sans-Peur a devant lui un diable tout entier. Mais il était toujours Sans-Peur.

« On va souper, puis on jouera aux cartes, à qui aura le château. »

Ils ont soupé, tête à tête. Lui, son sabre sur les genoux.

*A manger avec le démon,
la fourchette n'est jamais trop longue.*

Après quoi, le diable a battu les cartes, a fait la donne.

Ils ont joué à l'écarté, Et le diable était singulièrement heureux à la retourne.

« Il triche, se disait Sans-Peur. Lui aussi il a la patte souple. Jc lui découperais bien le derrière en rondelles, mais le gaillard se recollerait. Ce n'est pas de mon sabre qu'il faut me servir ici. »

Au moment où le diable coulait la carte, tout occupé à ce tour de l'art, Sans-Peur saisit son avantage. L'étole du curé, il la lui passe au cou.

« Laisse aller! Laisse aller! Canaille! Chenapan! Tu me brûles!

- Je te laisse aller si tu me laisses le château. » Sans-Peur a tenu bon. Il n'a dénoué l'étole que lorsqu'il a eu en main le papier du château, un papier écrit par le diable comme par-devant notaire, dûment signé et paraphé.

Vous le savez : aux enfants qu'on veut faire témoins d'un acte de bornage, on donne un camouflet afin qu'ils s'en souviennent. Là pareillement, le garçon a donné au démon quelques volées de plat de sabre sur l'échine.

« Ne le prends pas mal, mon bel ami! Je veux seulement que t'entre dans le râble la convention que nous venons de passer pour le château. »

Sitôt déliée l'étole, le diable s'est sauvé par la cheminée - c'était l'escalier de l'enfer.

Le jour allait paraître. Sans-Peur a mangé de toute sa force les restes du souper. Puis il s'est remis en route. « Allez! Tenons la draille! »

Il s'est rendu à la cure, d'abord.

« Curé, je te rapporte ton étole. Les diables du château ne tanneront plus le monde. J'en ai désengeancé le lieu. De ce pas, je vais quérir ma bonne femme de mère et nous nous installerons là-haut. A la revoyance. »

Il a fait comme il avait dit.

Il a ramené sa mère, il l'a mise dans ses meubles, il est devenu maître du château, de toutes les terres à l'entour.

Et d'un sauvage, il est devenu un bon seigneur qui avait la main large et qui savait ne plus tutoyer M. le curé.

Il s'est marié, a épousé la fille d'un baron. Elle ne lui a pas apporté beaucoup d'argent en mariage, mais elle avait les cheveux comme un soleil et le cœur comme un morceau d'or.

J'ai été invitée aux noces. Je m'étais faite belle: j'avais une robe de toile d'aragne, une coiffe de beurre blanc et des souliers de verre. En passant par le bois, j'ai déchiré toute ma robe aux épines; en passant par la plaine, j'ai fondu ma coiffe au soleil; en passant par le chemin, à mes souliers sur toutes ces pierres j'ai fait faire clic-clac ...

Et voilà le conte sorti de mon sac!